

Lorsque les hasards du recrutement universitaire m'ont conduite sur les rivages de la Méditerranée, j'ai été, comme d'autres « étrangers », frappée par l'hypersensibilité de la région, au moins entre Marseille et Toulon, aux problèmes touchant l'immigration, hypersensibilité visible dans toutes les situations de la vie courante et dans tous les milieux sociaux.

Étant donné mes précédentes recherches sur l'immigration italienne, j'ai naturellement voulu comprendre cette hypersensibilité par le biais de l'histoire. Lorsque la revue de la Faculté de Lettres et Sciences humaines de l'Université de Toulon et du Var m'a offert son hospitalité, c'est tout aussi naturellement que j'ai songé à évoquer l'émigration italienne dans le Sud-Est.

En consultant la base de données du fonds CIRCE (Centre interdisciplinaire de recherche sur la culture de l'émigration) créée par Jean-Charles Vegliante (Paris 3), mon attention a été attirée par un petit roman, *L'Invasion*, de Louis Bertrand. Ce n'est certes pas une trouvaille, puisque les historiens de l'émigration italienne y font largement référence lorsqu'ils évoquent le sentiment xénophobe envers les Italiens, mais c'est tout de même une rareté pour un public non initié.

Une étude de ce roman m'a semblé une bonne occasion de *ribattere il chiodo* (autrement dit d'appuyer un peu plus sur un clou déjà enfoncé) et de rappeler un certain nombre d'évidences face aux contrevérités qui circulent à propos de l'immigration en France. C'est aussi une occasion de comprendre comment Louis Bertrand, ce Lorrain de Briey, en est venu à écrire un roman marseillais, roman qui, bien que secondaire dans son œuvre, est sans doute le seul à maintenir vivante la mémoire de cet académicien oublié.

Résumé du roman de Louis Bertrand : *L'invasion*, 1907

Marguerite et ses enfants quittent le Piémont pour rejoindre le père de famille, Cosmo, qui travaille à Marseille. Cosmo n'est pas au rendez-vous et Marguerite est contrainte de se débrouiller seule pour nourrir sa famille. Cette ancienne maîtresse d'école trouve tant bien que mal sa place dans un quartier d'ouvriers italiens de Marseille. Elle est bientôt rejointe par Attilio, son beau-frère, et par Emmanuel, un ouvrier français. Les deux hommes sont amis, bien que tout semble les séparer : Attilio est bagarreur, rebelle au travail, a des plaisirs futiles, tandis qu'Emmanuel n'est qu'amour, travail et résignation.

Très vite, une affection naît entre Marguerite et Emmanuel. Mais Marguerite reste fidèle à Cosmo, le débauché, qui finit par rejoindre, honteux, le domicile conjugal. Violent et jaloux, aigri par un travail éprouvant qu'il n'a pas choisi, insatisfait par sa vie familiale, Cosmo, chez qui une "bonne âme" a fait naître des soupçons, reverse toute sa violence contre Emmanuel et tente lâchement de l'assassiner. Emmanuel échappe miraculeusement à la mort et, sans oublier Marguerite, qui l'aime toujours elle aussi, sans se l'avouer, mais qui ne pense qu'à son devoir, il se lie d'amitié avec Marès, un anarchiste qui finit par renoncer à sa foi politique pour devenir théosophe. Contrairement au sentiment qui le liait à Attilio, lequel à la fin du roman tombe dans la déchéance en se faisant *nervi* (bandit marseillais), cette nouvelle amitié est un sentiment extrêmement pur.

D'ailleurs Marès est un miraculé lui aussi puisqu'alors qu'il était occupé à redorer la statue de Notre-Dame de la Garde, un mauvais pas l'ayant fait chuter, il est rattrapé par la main bénissante de l'enfant Jésus à laquelle s'accroche un pan de sa blouse de peintre.

Sur fond de grève générale à Marseille, Emmanuel et Marès scellent leur amitié dans la mort : Marès est tué par des anarchistes, des anciens compagnons qui lui reprochent sa trahison. Au même moment, Emmanuel est mortellement blessé par un coup de couteau asséné par un *nervi*. Le coup n'était pas destiné à Emmanuel mais à Cosmo qui faisait partie d'une équipe de briseurs de grève attaqués par des grévistes. Quelle fatalité : Emmanuel était accouru à la demande de Marguerite pour protéger Cosmo.

L'Invasion paraît en 1907. C'est le quatrième roman de Louis Bertrand qui dépasse alors la quarantaine. Le premier contact de Bertrand avec le Sud remonte à 1888. Agrégatif malheureux, il obtient un poste de professeur suppléant au lycée d'Aix-en-Provence. Son séjour aixois ne lui laisse guère de bons souvenirs. Il est en butte à l'hostilité de son proviseur. « Le fond de cette hostilité c'est que j'étais normalien et que lui, mon proviseur,

ne l'était point¹ », explique-t-il. Il se fait très peu d'amis – son seul camarade est un nommé Syveton, futur député nationaliste, et les affaires locales le dégoûtent :

Lorsque j'arrivai à Aix, c'étaient des étrangers, des métèques, des fonctionnaires, ou parmi les indigènes, des parvenus ou des intrigants, enfin les plus médiocres et les moins qualifiés, qui conduisaient la barque, qui remplissaient les assemblées municipales et régionales. Le maire était un Israélite, comme d'ailleurs, le Procureur Général et, je crois bien aussi, le Premier Président².

Quant au député, il était bien sûr franc-maçon. Contrairement à Aix, Marseille fait l'admiration de Louis Bertrand : la ville « fit sa conquête » nous dit un de ses biographes³. Bertrand découvre la vie phocéenne, et gauloise ajoute-t-il, à cause de sa proximité avec Aix où il enseigne pendant un an, mais surtout lors des allées et venues qu'il effectue entre l'Algérie et la France à partir de 1891 – il a finalement décroché l'agrégation et reçoit une affectation au lycée de Bab-el-Oued où il reste dix ans. Lors de ses séjours provençaux, il se promène souvent dans Marseille avec ses amis Joachim Gasquet, un de ses anciens élèves à Aix, poète provençal, et Valère Bernard, peintre et romancier. Dans le premier chapitre du roman *La Cina* de 1901, chapitre intitulé « Marseille porte de l'Orient », deux jeunes hommes, Claude et Michel, déambulent dans les quartiers de Marseille avant leur départ pour Alger. Ces déambulations ressemblent fort à celles de Bertrand et ses amis. D'ailleurs Claude n'est-il pas lorrain comme son créateur, et même descendant de Claude Gelée dit le Lorrain ?

Bertrand met à profit son séjour algérien pour écrire son premier roman et publie en 1899 *Le sang des races*, qui a pour personnage principal Rafael, un espagnol, charretier de son état, lequel nous entraîne, derrière son équipage, à travers toute l'Algérie⁴. Peu satisfait de son métier d'enseignant et désireux de se consacrer entièrement à l'écriture, Bertrand décide de prendre son congé définitif de l'enseignement en 1902. Il avait été muté un an auparavant au lycée de Montpellier dont il ne garde pas un excellent souvenir. Il s'en va après avoir été chahuté par ses élèves, s'être fâché avec son proviseur et avoir reçu un blâme du ministère⁵. *Le sang des races*, *Pépète le bien aimé*⁶, qui met en scène un pêcheur natif de Bab-el-Oued, lui aussi d'origine espagnole, que l'on suit dans ses histoires et ses déboires amoureux, et dans une moindre mesure *La Cina*, déjà cité, qui évoque l'installation en Algérie de deux jeunes gens de bonne famille, présentent des caractéristiques communes qui préfigurent déjà le roman marseillais *L'Invasion*.

Bertrand tenait fort à écrire un roman sur Marseille comme son ami Valère Bernard qui avait publié en 1894 *Bagatouni*, un roman en provençal qui se déroule dans les milieux populaires marseillais. La ville l'attire par la beauté de son site, la variété de ses couleurs. Il y est si sensible que pour toutes ses descriptions de paysages marseillais, il n'hésite pas à sortir sa palette de peintre et à broser des tableaux d'un goût assez discutable, dans un

¹ Louis Bertrand, *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, Paris, Émile Hazan, 1929, p. 52.

² *Ibidem*, p. 63.

³ Eugène Simon, *Louis Bertrand et la Provence*, Toulon, L'Astrado, 1975, p. 33. Voir aussi Maurice Ricord, *Louis Bertrand l'Africain*, Paris, Fayard, 1947, p. 109-110 et p. 120 et Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, Paris, Fayard, 1938, p. 37.

⁴ Louis Bertrand, *Le Sang des races*, Paris, Ollendorf, 1891, republié par l'Algérie heureuse, Tchou, 1978.

⁵ Louis Alphonse Maugendre, *La Renaissance catholique au début du XX^e siècle. Louis Bertrand (1866-1941)*, Paris, Beauchesne, 1971, p. 80. Bertrand donne une version beaucoup moins détaillée de cette anecdote dans *Mes années d'apprentissage*, *op. cit.*, p. 181.

⁶ Louis Bertrand, *Pépète le bien aimé*, Paris, Ollendorf, 1904, republié par l'Algérie heureuse, Tchou, 1979 sous le titre *Pépète et Balthasar*, titre préféré par Bertrand.

style bariolé dont il use et abuse. On n'a que l'embarras du choix pour trouver des descriptions de ce genre, que d'aucuns jugent cependant « rutilantes et grandioses⁷ ».

L'ombre s'amassait vers l'Est, les gazes violettes qui flottaient dans l'air n'étaient plus qu'une trace ténue, dont les nuances insaisissables s'amortissaient encore. Maintenant les contours des maisons encrassées de suie marquaient de longs traits noirs les fonds mauves de l'horizon. [...] Les hautes cheminées de brique dégageaient des torrents de fumées rousses, jaunes, grises ou crémeuses. [...] Une mer de brouillards dorés roulait sur Marseille. (p. 16⁸)

Un passage à Gênes lui donne l'idée d'un roman sur les immigrants italiens qu'il voit s'embarquer pour Marseille. Bertrand commence à travailler sur ce nouveau roman en 1904⁹, alors qu'il se consacre déjà entièrement au métier d'écrivain et qu'il a commencé une collaboration avec *La Revue des deux mondes*. Pour se documenter, Bertrand séjourne quelque temps à Rubiana, une « petite localité piémontaise » qui était « un centre d'émigrants ». Il effectue ensuite plusieurs séjours à Marseille, au cours desquels, grâce à son domestique, un Piémontais « qui avait des amis et des connaissances dans tous les quartiers », grâce aussi à Valère Bernard qui « lui facilit[e] la documentation pour cette œuvre¹⁰ », il s'introduit dans d'« invraisemblables milieux¹¹ », visitant docks, cabarets, bars et restaurants populaires.

Bertrand indique clairement ses motivations dans une lettre de 1905, écrite alors qu'il est occupé à la rédaction du roman :

Je travaille actuellement à *L'Invasion*. Je ne sais si cela vous plaira : c'est si différent de tout ce que j'ai fait jusqu'ici ! Et puis je représente l'ouvrier tel qu'il est, et non ridiculement travesti par une culture hâtive : ce que les bourgeois ne pardonnent pas, aussi bien les conservateurs que les socialistes : les uns parce que cette force des natures saines et vigoureuses les humilie, les autres parce que la description véridique de l'ouvrier (qu'ils ignorent) dérange leurs théories¹².

On le voit, Bertrand a élargi son centre d'intérêt : ses recherches sur le terrain l'ont poussé à changer quelque peu le thème de son roman qui devait au départ être centré uniquement sur l'immigration italienne. Il confirme d'ailleurs ce changement dans le passage de sa biographie consacré à la genèse de *L'Invasion* :

La grande affaire pour moi, c'étaient les immigrants italiens. [...] Mais je dus constater bientôt qu'ils n'étaient pas les seuls immigrants et qu'ils avaient des concurrents venus de toutes les régions méditerranéennes et même du monde entier.

⁷ Maurice Ricord, *op. cit.*, p. 109-110.

⁸ Louis Bertrand, *L'Invasion*, Paris, Nelson, [1911]. C'est à cette édition que renvoient les numéros entre parenthèses. Pour d'autres descriptions de paysages marseillais, voir le premier chapitre de *La Cina*, Paris, Ollendorf, 1901, et *Mes années d'apprentissage*, *op. cit.*, p. 233-236, où Bertrand reproduit une partie des notes qu'il a prises lors de ses séjours marseillais.

⁹ Sur la genèse du roman *L'Invasion*, voir Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, *op. cit.* p. 230 et suivantes. *L'Invasion* paraît d'août à novembre 1907 dans *La Revue des deux mondes* puis chez l'éditeur Fasquelle toujours en 1907.

¹⁰ Valère Bernard, *Mémoires. Lettres au Docteur René Veuve*, Marseille, Roudelet Felibren dou Pichoun Bousquet, 1978, p. 76-77.

¹¹ Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, *op. cit.*, p. 238.

¹² Lettre de Louis Bertrand à Renée d'Ulmès, Nice, 13 septembre 1905, in Louis Alphonse Maugeudre, *op. cit.*, p. 296.

[...] Cette plèbe arrivait à Marseille avec ses tares et ses vices, ou avec des intentions d'espionnage et de propagande subversive. Les fauteurs de grève trouvaient en eux des meneurs et des recrues toutes préparées, au grand dommage de la prospérité du port, où à tout instant, messieurs les dockers cessaient le travail, empêchant les débarquements et les départs de paquebots. Tout cela me frappait, m'alarmait beaucoup, de sorte que je fus amené à étendre mes investigations des milieux italiens à tous les milieux populaires marseillais. Je fus ainsi conduit à déplacer l'axe du roman que j'avais d'abord conçu, à faire dévier mon étude et à en concentrer l'intérêt sur ce que j'appelais l'invasion marseillaise, invasion à la fois matérielle, politique et sociale. De là le titre que j'imposai en fin de compte à mon roman : *L'Invasion*¹³.

Autrement dit, le titre qu'il donne à son roman (titre qui n'a d'ailleurs rien d'original¹⁴), et qu'il maintient dans les éditions successives malgré les remarques de certains lecteurs¹⁵, ne reflète pas seulement la crainte de l'envahissement d'une partie du territoire français par des étrangers, des Italiens en l'occurrence, mais aussi, et surtout, la peur de l'invasion des idées subversives. La peur de l'invasion sociale et idéologique est au moins aussi forte que la peur de l'invasion italienne. Cette peur existait bien avant que Bertrand ne songe à écrire son roman. Un texte de 1849 exprime exactement l'idée qui sous-tend la rédaction de *L'Invasion* :

Les mauvaises doctrines (sous-entendu le socialisme) ont fait invasion dans une partie de la classe ouvrière à Marseille, et un certain nombre de travailleurs, principalement parmi ceux que cette ville n'a pas vu naître, cèdent à l'entraînement des principes désorganisateur¹⁶.

Le début du chapitre consacré à la grève générale, qui sert de toile de fond à la fin du roman, est très exactement l'illustration de cette idée. On y voit défiler des Siciliens, des Catalans, des Russes, des Japonais, mais aussi des juifs, tous plus effrayants les uns que les autres, à cause de leurs « longues barbes couleur de chanvre », de leurs « chevelures hirsutes », de leurs « cils d'albinos », de leurs « prunelles luisantes », de leurs « caftans crasseux », de leurs « prédications furibondes », de leur « langage barbare ». Mais les discours que tiennent ces étrangers, des anarchistes bien sûr, sont bien le plus dangereux de tout puisque, nous dit Bertrand, « l'ouvrier désœuvré qui assistait à leurs disputes, au fond des estaminets faubouriens, en sortait avec plus de haine au cœur contre la bourgeoisie possédante » (p. 383-384).

Cette idée est déjà présente dans les romans précédents de Bertrand. Et les rencontres qu'il fait à Marseille, les discussions qu'il a avec des militants politiques ne font que renforcer une idée toute faite et bien ancrée chez lui :

¹³ Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, *op. cit.*, p. 236-237.

¹⁴ Sur l'emploi du terme « invasion » à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, voir Robert Paris, « Le mouvement ouvrier français et l'immigration italienne (1893-1914) » dans la revue *Pluriel*, n°36, 1983, p. 108 ; voir aussi Renata Allio, *Da Roccabruna a Grasse. Contributo per una storia dell'emigrazione cuneese nel Sud-Est della Francia*, Rome, Bonacci editore, 1984, p. 20 en note. C'est encore ce terme d'« invasion », mais utilisé cette fois entre guillemets, que l'on retrouve dans le titre du volume consacré à l'émigration italienne dans l'Histoire des migrations à Marseille : Renée Lopez, Émile Témime, *Migrance. Histoire des migrations à Marseille. Tome 2. L'expansion marseillaise et « l'invasion italienne » (1830-1918)*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990.

¹⁵ Voir l'avant-propos que Bertrand rédige à l'occasion de la réédition de son roman chez Plon en 1921.

¹⁶ Augustin Fabre, « Enquête sur le travail agricole et industriel de Marseille », compte rendu moral in Renée Lopez, Émile Témime, *op. cit.*, p. 118.

À causer surtout avec des meneurs et des propagandistes, ma conviction se fortifiait que l'ouvrier est indignement exploité et trompé par des bandes de fainéants et de bas politiquards [*sic*]. Je revins à Nice, persuadé que le rendez-vous des ratés de tous les métiers, derrière lesquels se traîne et se démène aveuglément le troupeau des masses imbéciles¹⁷.

« Les masses imbéciles », « des hommes primitifs¹⁸ », Bertrand ne lésine pas sur les adjectifs pour exprimer son mépris envers la masse. Mais il est bien plus incisif encore à l'égard de ceux qui sortent de la masse pour se mettre à sa tête : les syndicalistes. Sa théorie est que le syndicat est un refuge pour les ouvriers désœuvrés, pour les « pauvres diables¹⁹ » qui « en désespoir de cause » se tournent vers les associations ouvrières, espérant, comme par superstition, qu'elles pourront régler leurs problèmes. Lors d'une réunion syndicale à laquelle participe, par désœuvrement, son héros Pépète, Bertrand met en scène le secrétaire du syndicat, « ancien frère ignorantin, devenu garçon de café, puis converti aux idées socialistes²⁰ ». Un long passage est consacré au discours du syndicaliste, présenté comme une sorte de gourou²¹. La métaphore religieuse est d'ailleurs filée pendant plus de deux pages, le lieu de la réunion étant comparé à une église (avec sa nef, ses absides...), l'orateur à un prédicateur et son public à ses ouailles qui courbent l'échine sous le poids d'une morale qui les écrase mais ne les émeut pas. Le thème est largement repris dans *L'Invasion*. Emmanuel, dans un mouvement de découragement, par dépit amoureux, se laisse entraîner lui aussi :

De ces prédications socialistes, il ne retenait que les sentiments vagues de fraternité universelle, et, dans la crise qu'il traversait, il s'en éprenait avec d'autant [plus] de ferveur, qu'il éprouvait le besoin de distraire son esprit de ses pensées chagrines. L'amour de l'humanité remplacerait cet amour impossible, auquel, un moment, il avait eu la faiblesse de croire !... (p. 210)

On s'en doute, Emmanuel, le bon héros, ne tarde pas à se rendre compte de la « bassesse et de l'indignité » de la plupart des ouvriers qui fréquentent la Bourse du Travail (p. 340).

Dans *L'Invasion*, la panoplie des hommes politiques se diversifie et les portraits s'affinent par rapport aux romans précédents. Le syndicaliste est un ancien portefaix qui à force de se vendre et de vendre ses anciens compagnons devient inspecteur de l'Assistance Publique (p. 428 et aussi 149). On trouve aussi le bourgeois magouilleur et socialisant qui s'entend avec les syndicalistes à des fins électorales²², le bourgeois populiste au grand cœur qui met en garde les ouvriers contre ces magouilles (p. 317). Et enfin, on rencontre plusieurs exemplaires d'anarchistes, du fils de bourgeois qui veut vivre comme un ouvrier, mais qui accepte l'argent de ses parents et qui fait bien attention à ne pas salir son beau costume²³, à l'anarchiste pur et dur qui à la première occasion devient théosophe²⁴, en passant par l'anarchiste nihiliste, lecteur d'Alphonse Daudet et d'Anatole France²⁵,

¹⁷ Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, *op. cit.*, p. 238.

¹⁸ Louis Bertrand, *Pépète le bien aimé*, *op. cit.*, p. 197.

¹⁹ *Ibidem*, p. 184.

²⁰ *Ibidem*, p. 199.

²¹ *Ibidem*, p. 202.

²² « Il s'agissait [...] de renverser la municipalité collectiviste pour la remplacer par toute une bande organisée et compacte de socialistes indépendants. » (p. 426).

²³ Voir le personnage de Jaubert, *passim*.

²⁴ C'est Marès qui apparaît p. 282.

²⁵ Voir le personnage d'Ernest, *passim*.

l'anarchiste proxénète (p. 341), etc. Pour compléter la panoplie folklorique, on croise aussi le vieux communal abruti par l'alcool et la misère, qui n'inspire plus que de la pitié (p. 156-157).

Tous ces personnages, bourgeois ou anarchistes, sont, d'une façon ou d'une autre, ridiculisés, le plus souvent méprisés, sauf peut-être l'avocat au grand cœur, le double de Bertrand lui-même, qui aide l'innocente Marguerite dans un procès en justice que lui ont intenté des jaloux (p. 312 et suivantes). S'en sortent aussi avec quelque honneur les travailleurs obéissants, sans histoire, qui acceptent sans discuter les plus durs labeurs pour des salaires de misère, dans des conditions déplorables qu'aggrave encore l'abrutissement par l'alcool. Nombreux sont les passages, dans les romans de Bertrand, qui décrivent la dureté de l'existence des ouvriers ou de ceux qui vivent de leur travail ; mais dans tous ces passages, Bertrand adopte l'attitude d'un peintre qui reproduit ce qu'il voit, qui est sensible au seul aspect esthétique, refusant tout jugement moral ou humain, toute remise en cause, toute dénonciation. Voici quelques extraits :

Ces hommes qui avaient défriché des plaines immenses, en risquant cent fois leur vie dans des marécages pestilentiels : qui, traînant leurs chariots à travers les steppes du sud, avaient à lutter non seulement contre le faim et la soif, le soleil dévorateur, mais contre les traîtrises du nomade toujours aux aguets ; qui, réduits à l'obéissance passive par une concurrence féroce, s'exténuaient de travail au prix d'un morceau de pain²⁶.

Quel travail de galérien ! Rester douze heures par jour dans une poussière fine comme la cendre, coupante comme le verre pilé, une poussière qui vous fait saigner les yeux, qui vous déchire la poitrine ! J'étouffais, je toussais du matin au soir, à m'arracher les poumons ! Et l'odeur qui remplissait toute la baraque, une odeur de charogne qui m'a ôté l'appétit pendant plus d'une semaine !... Jamais des Français n'auraient pu tenir là-dedans ! Il faut être des Italiens, des Calabrais, des meurt-de-faim, comme nous autres, pour faire des métiers pareils. (p. 93-94)

Attilio, le personnage de *L'Invasion* qui tient ces propos, trouve un moyen de s'en tirer en devenant barman puis *nervi*, bandit marseillais, non sans être passé par un autre enfer sur terre, une usine chimique implantée à l'Estaque, but d'une promenade dominicale avec Marguerite et les enfants. En racontant cette promenade, Bertrand ne peut s'empêcher de ressortir sa palette de peintre du dimanche et de comparer cette usine, dont certes il décrit les méfaits, les vapeurs nauséabondes, les poussières asphyxiantes, à « une vieille citadelle féodale » qui se pare de toutes les couleurs sous la lumière du soleil (p. 117-121).

Bertrand nous montre également Emmanuel au travail. La rudesse de la tâche fait d'Emmanuel un demi-dieu capable de vigueur extraordinaire devant un travail surhumain (p. 232-233). Emmanuel personnifie le bon peuple selon Louis Bertrand, c'est-à-dire le peuple qui sait qu'il est le peuple, qui est fier de l'être et qui sait rester à sa place, dans une « sacro-sainte inégalité²⁷ ».

Ma conviction, c'est que le peuple, qui n'a pas été travaillé par la propagande révolutionnaire et à qui l'on n'a pas appris l'envie et la haine non seulement ne déteste pas la richesse, mais la respecte et l'admire. À une condition, c'est que le

²⁶ Louis, Bertrand, *Pépète le bien aimé*, op. cit., p. 202.

²⁷ Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, op. cit., p. 187.

riche n'ait pas honte de sa richesse et qu'il paraisse la mériter. Ainsi tout reste dans l'ordre et chacun est à sa place²⁸.

Bertrand aime donc le peuple. Un de ses biographes fait d'ailleurs de lui un « démophile » et s'empporte contre les « cuistres » qui reprochent à Bertrand sa méconnaissance du peuple et son dédain²⁹. Mais l'ouvrier qu'il aime ce n'est pas l'ouvrier du monde moderne, « l'insupportable prolétaire, tel que l'ont façonné nos démocraties³⁰ ». Bertrand aime Emmanuel qui incarne, on l'a vu, l'ouvrier respectueux, soumis, mais c'est sa mâle beauté d'homme au travail qui flatte surtout le sens esthétique de l'artiste. Bertrand décrit avec force détails « les méplats de la mâle figure » d'Emmanuel « découpés par des lueurs et des ombres », « les pectoraux de son torse d'athlète », comme des « plaques de bronze », « sa chair pénétrée par le rose flamboiement des houilles » qui devient « radieuse et translucide » (p. 232-233).

C'est la même admiration qui transporte le personnage du peintre Flamel dans *L'Invasion*, devant le spectacle que lui offrent des dockers au travail³¹. C'est un discours que Bertrand tient à tout propos :

Au fond, toute la beauté de l'ouvrier est dans le geste de son travail ; et la perfection de son travail est le limite de sa perfection morale. Si l'on veut leur rendre service, les aider véritablement, il n'est que de leur faire mieux comprendre la beauté de leur métier (et, la plupart du temps, ils la comprennent mieux que nous...) ; mais surtout c'est de ne pas leur en inspirer l'horreur... Être bon laboureur, bon maçon, bon charretier, bon domestique même (comme l'esclave antique), ce doit être tout leur idéal. Pour y réussir, combien de victoires ne doivent-ils pas remporter sur leurs instincts, leur paresse, leurs tentations de toute sorte !... Je dis aussi que, s'ils sont bons ouvriers, leur geste sera plastiquement beau³².

Les Italiens rentrent dans cette catégorie de gens que Bertrand admire pour leur robustesse, leur âpreté au travail et leur résignation :

Dès cette époque, ils formaient, dans la ville et dans ses faubourgs, une population énorme, – plus du tiers de la population totale, à ce que m'assuraient des personnages officiels. Malgré leur nombre, ils étaient tolérés par les indigènes et fort appréciés des patrons, à cause de leur endurance de robustes travailleurs, de leur sobriété, de la modicité des salaires dont ils se contentaient. Ils acceptaient les plus dangereuses besognes pour des salaires de famine. Ces travailleurs m'intéressaient extrêmement et m'inspiraient, en général, une véritable estime³³.

Cette image de l'Italien travailleur robuste et résigné, d'ailleurs fort conventionnelle³⁴, fait partie d'une typologie des « races » établie par Bertrand dès ses

²⁸ *Ibidem*, p. 186.

²⁹ Maurice Ricord, *op. cit.*, p. 115 et 212.

³⁰ Louis Bertrand, préface au roman de Charles Badin, *Têtus Pallade le Muletier*, cité par Maurice Ricord, *op. cit.*, p. 227.

³¹ *Ibidem*, p. 320-321.

³² Louis Bertrand, « L'exposition d'art sacré à Turin », *Pays de France*, 1898, cité par Louis Alphonse Maugendre, *op. cit.*, p. 83. Voir aussi Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, *op. cit.*, p. 186.

³³ Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, *op. cit.*, p. 237.

³⁴ Parmi les nombreuses sources qui reproduisent le même cliché, citons une enquête de 1901 sur les ouvriers italiens de Marseille pour *Le Matin*. La journaliste Jeanne Brémontier évoque les « terribles métiers – des Italiens dans les huileries et les savonneries », des « besognes auxquelles les Français se refusent ». Elle

premiers romans, – *Le sang des races* repose entièrement sur ce concept de classification des « races » – à tel point qu'on a pu le considérer comme un « spécialiste des questions de races³⁵ ». Les Italiens s'insèrent dans une hiérarchie « raciale », que Bertrand n'a certes, pas inventée³⁶ mais qu'il met en bonne place dans son œuvre, dès ses premiers romans, en reprenant des épithètes d'une conventionnalisme navrant. Il y a bien sûr des « races » inférieures et supérieures, avec, au bas de l'échelle, les juifs et les Arabes, qui ont des points communs, mais aussi chacun des caractéristiques spécifiques. Les juifs et les Arabes sont voleurs. D'ailleurs si un Européen vole, « il ne peut le faire qu'à la manière des juifs et des Arabes³⁷ ». Les uns et les autres sont ridicules s'ils s'habillent à l'occidentale. Ils ne peuvent être que travestis³⁸ ou hypocrites³⁹. Les juifs et les Arabes partagent aussi la caractéristique d'être sales, mais les Arabes sont indolents et les juifs cupides. Il faut remarquer que les Arabes apparaissent très peu dans les romans algériens de Bertrand, sauf pour servir de toile de fond à ses descriptions : « les indigènes ne m'intéressaient qu'à titre de figurants dans un beau décor⁴⁰ ». Ce qui passionne Bertrand dans l'Algérie qu'il voit (il serait plus juste de dire ce qui l'aveugle), c'est la latinité des peuples d'Afrique, le souci constant d'écarter l'islam et de rappeler aux Berbères qu'ils ont été latins et christianisés avant d'être arabisés. Une grande partie de son œuvre est d'ailleurs consacrée à l'Afrique latine⁴¹. Le premier biographe de Bertrand, Maurice Ricord, s'empporte aussi contre ceux qui traitent Bertrand d'arabophobe car Bertrand aime les Arabes, surtout lorsqu'on peut les « attirer à notre culture », et les Berbères, « les mainteneurs de la vieille latinité d'Afrique⁴² ». Ricord ne se pose pas le problème de savoir si Bertrand était antisémite. Il évoque uniquement les émeutes antijuives qui ont eu lieu à Alger en 1898, auxquelles Bertrand a assisté « prenant parti contre les émeutiers⁴³ », et qui tiennent une grande place dans son roman *La Cina*. Bertrand semble donc être opposé, à cette époque, à l'antisémitisme organisé. Cela ne l'empêche nullement de glisser dans ses romans des passages équivoques, comme celui qui suit, dans lequel il fait le portrait de la juive Noémi, passage qui annonce déjà certains portraits d'Italiennes dans *L'Invasion* :

Bien qu'elle fût aussi jeune que Vincente, elle avait un visage plus ridé qu'une vieille pomme. Des yeux en escarboucle luisaient entre ses cils tout rongés par un enduit noir et grassex dont elle se teignait les paupières. Elle était vêtue à l'européenne, mais de haillons sordides qui battaient, lamentables, sur ses maigres mollets. Elle n'avait plus de bas et traînait des savates à ses pieds nus. En revanche, une chaînette d'or luisait sur sa gorge fripée, et, aux lobes distendus de ses oreilles,

interroge un contremaître qui dit de ces Italiens qu'ils sont « d'admirables machines », « des brutes » « qui ne souffrent pas de la dureté de leur travail. Ils gagnent trois francs par jour – avec lesquels ils vivent très heureux et font même des économies ». Le contremaître ne regrette que le « fonds de férocité qui sommeille en eux » car ils se révoltent quelquefois. La bonne Jeanne Brémontier ne partage pas entièrement le point de vue de ce contremaître et propose comme remède, « pour adoucir ces cœurs fermés par la souffrance », « un peu plus de pitié et d'amour », Jeanne Brémontier, « Les ouvriers italiens », *Le Matin*, n° 6249, 5 avril 1901. Nous devons cette référence à Luc Nemeth.

³⁵ Pierre Dévoluy, *Prouvènço !*, 7 décembre 1907, Eugène Simon, *op. cit.*, p. 112.

³⁶ Sur le concept de « race » tel qu'il apparaît chez Bertrand, nous renverrons, comme Émile Témime et Renée Lopez, *op. cit.*, p. 106, note 2, à l'ouvrage du C.N.R.S., *La Notion de race au XIX^e siècle*, C.N.R.S., 1972.

³⁷ Louis Bertrand, *Le Sang des races*, *op. cit.*, p. 141.

³⁸ *Ibidem*, p. 27 et Louis Bertrand, *Pépète le bien aimé*, *op. cit.*, p. 161.

³⁹ Louis Bertrand, *Pépète le bien aimé*, *op. cit.*, p. 197.

⁴⁰ Cité par Maurice Ricord, *op. cit.*, p. 195, Voir aussi p. 204.

⁴¹ Voir par exemple son livre sur saint Augustin. Voir aussi, dans ses récits de voyages, les nombreux passages consacrés aux vestiges romains et chrétiens d'Afrique du Nord.

⁴² Maurice Ricord, *op. cit.*, p. 196.

⁴³ *Ibidem*, p. 230.

cliquetaient des pendants massifs où s'enchaînaient de gros morceaux de jade. La peau écailleuse de sa figure était fardée de rouge : elle exhalait une forte odeur de crasse et de patchouli, car elle se parfumait comme Madame Saillagousse⁴⁴.

Juste après les juifs et les Arabes se situent les Gitans⁴⁵ et les Mahonnais, « brutaux et féroces », méprisés « à cause de leur sang mélangé et de leur ressemblance avec les Maures et les Juifs⁴⁶ ». Viennent ensuite les Maltais, puis les Italiens et les Espagnols, sans réelle hiérarchie, dont les traits de caractère ont un côté immuable dû à l'appartenance à une « race ». L'Italien est beau parleur, l'Espagnol est fataliste, le Piémontais batailleur, l'Italienne est lubrique, « comme tous ceux de [leur] race⁴⁷ ». Même Marguerite, héroïne pourtant quasiment vénérée et qui a toutes les qualités, n'échappe pas à cette typologie. Elle est sensible à la beauté d'Emmanuel, non parce qu'elle est une femme mais parce qu'elle est italienne :

Elle était trop italienne pour ne pas remarquer aussi la mâle tournure de ce grand garçon de trente-quatre ans qui était, comme elle, dans tout l'épanouissement de sa vigueur et de sa beauté. (p. 108)

Les hommes du Nord, comme les appelle Bertrand, même s'ils n'échappent pas au catalogage, sont tout à fait à l'écart dans cette typologie, faisant partie d'un monde plat et gris, morose, incolore⁴⁸, qui s'oppose de manière très contrastée à la vision du Sud de Bertrand, si bariolée.

Par ailleurs, le chauvinisme se niche dans les domaines les plus variés : dans la viande de veau⁴⁹, dans une blouse de travail. Dans certains passages, ce chauvinisme s'exprime de manière si grossière qu'on cherche en vain un deuxième degré :

Les étoffes françaises, les bons velours de Lyon et de Saint-Étienne, les toiles solides de Flandre et de Picardie luisaient d'un lustre net et comme indestructible tandis que les camelotes allemandes, les minces cotonnades espagnoles, ou italiennes s'effiloçaient et se moiraient de plaques livides, de moisissures pisseuses, de zébrures violacées, lie-de-vin et pelure d'oignon⁵⁰.

En plus des caractéristiques particulières à chaque « race », Bertrand érige en dogme l'incompréhension entre les « races ». Tout sépare les différentes nationalités. Son personnage Pépète ne se sent chez lui ni à Alger, sa ville natale :

L'on se mit à battre les cafés de Belcourt. Ce fut une promenade lamentable ou bien les cafés étaient vides, ou bien l'on tombait sur des tablées de Piémontais et de Provençaux. On ne se connaissait pas, on ne se comprenait qu'à moitié, et les amusements n'étaient pas les mêmes⁵¹.

ni à Constantine où il va travailler quelque temps :

⁴⁴ Louis Bertrand, *Pépète le bien aimé*, op. cit., p. 85. Voir aussi p. 115.

⁴⁵ Louis Bertrand, *Le Sang des races*, op. cit. p. 25.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 24.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 135.

⁴⁸ Voir le personnage de Thérèse dans Louis Bertrand, *Le Sang des races*, op. cit., p. 123. Voir aussi le colon alsacien dans le dernier chapitre de *La Cina* et dans *Le Sang des races*, op. cit., p. 24.

⁴⁹ Louis Bertrand, *Pépète le bien aimé*, op. cit., p. 22.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 198.

⁵¹ Louis Bertrand, *Le Sang des races*, op. cit., p. 87.

Tout lui déplaisait là-bas, les choses et les gens. Le plus grand nombre étaient des Piémontais et des Napolitains, et leur langue, qu'il comprenait mal et qu'il entendait sans cesse, l'irritait et lui rappelait cruellement son exil⁵².

Dans une réunion politique qui regroupe des représentants de toutes les origines, les ouvriers ne sont « réconciliés qu'en apparence⁵³ ». Même Emmanuel, le bon sens populaire incarné, s'en prend à plusieurs reprises aux étrangers, ouvriers comme lui. Mais c'est pour réagir à une attitude arrogante qu'il perçoit, ou croit percevoir, chez des étrangers. C'est le cas lorsque déambulant sur les quais à la recherche d'un emploi, il croise des Asiatiques aux « visages simiesques » :

Il y avait un si clair mépris dans leurs petits yeux bridés et féroces, qu'Emmanuel dont la mauvaise humeur montait, s'emporta contre eux :

– Regardez-moi ces sauvages !... Ça vient couper les bras à l'Européen. (p. 256)

C'est dans ce contexte idéologique et « racial » qu'il faut replacer *L'Invasion*. Les Italiens représentent, comme tous les étrangers, une menace pour la France, menace dont le pays n'est pas conscient, mais que Bertrand se charge bien de lui rappeler, car ces étrangers, en cas d'émeute, « se riraient des adjurations conciliatrices, et de la douceur française, trop faible contre leur barbarie » (p. 434). Bertrand a beau dire que les travailleurs italiens l'intéressent et qu'ils lui inspirent, en général, une « véritable estime⁵⁴ », il a beau dire des locataires d'un immeuble du quartier italien que « c'étaient des braves gens pour la plupart » (p. 56), on a bien du mal à croire à sa bonne foi en lisant, dès les premières pages de son roman marseillais, les propos qu'il tient sur les Italiens.

Louis Bertrand a la bonne idée de faire débiter son roman sur le bateau qui conduit des émigrants italiens à Marseille. À un détail près – il fait voyager des travailleurs saisonniers avec leurs femmes et leurs progénitures (p. 2), ce qui ne correspond guère à la réalité, puisque les saisonniers, par définition, laissent leur famille dans leur village d'origine –, il offre un regard très juste sur le voyage des émigrants, l'entassement de ces voyageurs transis de froid, « parqués comme un bétail dans l'entrepont » (p. 1), l'amoncellement des bagages, l'attente puis l'euphorie de l'arrivée, l'accueil par la Bonne Mère, la statue dorée qui se dresse au sommet de l'église Notre-Dame de la Garde. Bertrand consacre un long passage à décrire l'effet que produit la vue de cette statue indissociable de l'image de Marseille sur les émigrants italiens :

Dans l'esprit confus de ces pauvres et de ces étrangers, la Vierge vermeille s'élevait comme le symbole splendide de la riche cité qui allait acheter la force de leurs bras. (p. 12-13)

Malgré la condescendance et le mépris, dont Bertrand ne se départit jamais, la statue de la Bonne Mère apparaît dans ce passage comme la statue de la Liberté dans les récits d'émigrants arrivant à New York, avant leur passage à Ellis Island⁵⁵, avec, bien sûr, une symbolique différente.

⁵² *Ibidem*, p. 53.

⁵³ Louis Bertrand, *Pépète le bien aimé*, op. cit., p. 181.

⁵⁴ Voir renvoi en note 33.

⁵⁵ Georges Perec, Robert Bober, *Récits d'Ellis Island. Histoires d'errance et d'espoir*, Paris, Sorbier, 1980.

Mais très vite Bertrand donne le ton. Toute une série de détails est destinée à souligner l'agressivité de ces voyageurs et le danger qu'ils représentent. L'auteur dit de ces hommes gesticulants et vociférants :

On aurait dit qu'ils rentraient chez eux. Brutaux, loquaces et vantards, ils tendaient leurs bras vers la terre vermeille, avec des gestes de possession. (p. 2)

La violence est aussi dans la description des divertissements de ces hommes et femmes dont les chants et les danses provoquent des « remous », alors que les mandolines « font rage » (p. 9-10). L'inévitable couteau qu'on mettait à l'époque dans la poche ou à la main de tous les Italiens apparaît lui aussi. Bertrand donne à ce stéréotype plus d'impact en le décrivant par l'intermédiaire de deux personnages italiens, un jeune ingénieur en voyage de noces et le capitaine du vaisseau, qui commentent avec paternalisme les évolutions de leurs compatriotes : « Ah ! la nostra gente ! » (p. 11) Mais l'ingénieur et le capitaine, « discrètement, applaudi[ssent] à la liesse du peuple » lorsqu'il s'agit de saluer le drapeau italien déployé à l'arrivée à Marseille par des chants patriotiques et des cris de « Viva Savoia ! » (p. 15). Le drapeau est présent à plusieurs reprises, toujours triomphant, témoin de la présence écrasante des Italiens à Marseille : ceux-ci représentent 20% de la population totale marseillaise depuis les dernières décennies du XIX^e siècle jusqu'en 1911⁵⁶. En chiffres absolus, cela représente plus de 90 000 Italiens en 1901, un « déferlement » qui fait de Marseille une ville italienne⁵⁷.

La présence de ce drapeau n'est pas un détail anodin. Il est le symbole d'une présence ennemie sur le territoire français, car l'Italie est signataire, avec l'Allemagne et l'Autriche, de la Triple Alliance. L'État-major français de l'époque ne manque d'ailleurs pas de se préoccuper de la présence massive d'Italiens aux frontières, dans une période de tensions diplomatique et économique entre les deux pays⁵⁸, tensions qui rejaillissent sur l'ensemble de la société française : des épisodes tragiques liés à la présence italienne en France, et dans le Sud-Est en particulier, jalonnent toute la fin du XIX^e siècle⁵⁹.

Chez Bertrand, la menace de cette présence italienne apparaît nettement atténuée par la grande diversité régionale de la population italienne de Marseille. À plusieurs reprises, Bertrand montre qu'il a bien observé la répartition géographique des Italiens dans Marseille : une majorité de Piémontais, une concentration de Napolitains dans les quartiers proches du Vieux Port, mais aussi des Toscans et des Sardes⁶⁰. Dans les premières pages du roman, voici comment est présentée la population italienne qui arrive en bateau à Marseille

Dans cette cohue, les Piémontais étaient en majorité, facilement reconnaissables à leurs complets de gros velours ou de « peau-de-diable », à leurs feutres hyperboliques et à leurs foulards d'un rouge cru. De tenue plus discrète et plus citadine, les Toscans et les Romagnols formaient aussi un contingent

⁵⁶ Renée Lopez, Émile Témime, *op. cit.*, p. 70.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 72.

⁵⁸ Pour un résumé sur les relations franco-italiennes de l'époque, voir Renata Allio, *op. cit.*, p. 20-21. Les mêmes craintes liées à la présence massive d'italiens aux frontières s'expriment dans l'entre-deux-guerres. Voir Ralph Schor, « L'image de l'Italien en France entre les deux guerres », Pierre Milza (sous la direction de), *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, École française de Rome, 1986, p. 105.

⁵⁹ Les « Vêpres marseillaises » de 1881, le massacre d'Aigues-Mortes de 1893, les affrontements entre Français et Italiens qui ont suivi l'assassinat du président Sadi Camot par un anarchiste italien en 1894 sont les épisodes les plus tragiquement connus. Voir sur ces points, Enzo Barnabà, *Aigues-Mortes, una tragedia dell'immigrazione italiana in Francia*, Torino, Edizioni Edit Service, 1994, première édition CIRCE, 1990, et Robert Paris, « Le mouvement ouvrier français et l'immigration italienne », art. cit.

⁶⁰ Renée Lopez Émile, Témime, *op. cit.*, p. 72-73.

respectable. Il y avait même quelques Napolitains qui étaient venus jusqu'à Gênes sur les bateaux de cabotage... (p. 9)

Une centaine de pages plus loin, dans une guinguette, rendez-vous des ouvriers d'une usine chimique à l'Estaque, c'est sensiblement la même composition qui apparaît :

Il y avait bien là quelques Toscans et quelques Sardes, mais les Piémontais, comme toujours, étaient en majorité. D'ailleurs le patron de la guinguette était du Piémont lui aussi. (p. 122)

En même temps qu'on apprend au début du roman, qu'un quartier proche du Vieux Port, qu'on appelle le Panier, est habité surtout par des Napolitains, Bertrand nous révèle les relations difficiles qui existent, à Marseille comme ailleurs, entre Italiens du nord et du sud. « Dans ce quartier-ci, il n'y a que des Napolitains, des gens qui nous détestent !... » (p. 29), dit une Piémontaise à Marguerite en la guidant dans le quartier du Panier et sur les quais. Même Emmanuel, le bon héros qui a des copains piémontais, n'aime pas les Napolitains, qu'il ne fréquente pourtant jamais dans le roman. Il n'a aucune raison particulière, dans le fil du récit, de dire : « J'en ai assez de les entendre, ces races-là !... » (p. 129)

Par cette phrase, Emmanuel se fait l'écho du sentiment de mépris envers les Napolitains qui est manifeste alors à Marseille : « la terminologie xénophobe change progressivement. Le "Napolitain" remplace le "Piémontais" dans cette singulière échelle des valeurs », nous disent les auteurs de *l'Histoire des migrations à Marseille*. Ils expliquent cette transformation par l'ancienneté de l'implantation des Piémontais qui sont mieux intégrés que les Napolitains, plus récemment venus⁶¹. Mais c'est plutôt le sentiment de mépris envers l'Italien du sud, si souvent présent chez l'Italien du nord, qui s'est élargi à la population marseillaise. Un Français n'a aucune raison d'accorder une préférence à des Piémontais ou à des Napolitains qui se retrouvent tous, même si c'est en clans séparés, dans des locaux qui arborent le drapeau italien ; à moins qu'il ne soit sensibilisé au problème par des amis piémontais, comme Emmanuel dans le roman ou comme Bertrand lui-même qui avait, ne l'oublions pas, un informateur piémontais en la personne de son domestique. À moins que l'on ne s'accorde à dire, mais d'aucuns trouveront cela tendancieux, que les Italiens du sud constituent une population « plus typée, plus étrangère à l'univers familial [des Français] que ne le sont les Italiens du nord⁶² ».

Prenons, pour étayer cette affirmation, deux textes contemporains du roman de Bertrand. Un texte français, celui de l'envoyée spéciale du journal *Le Matin* lors de la grande grève de Marseille en février-mars 1901, « Les ouvriers italiens », et un texte de Luigi Campolongo, militant socialiste exilé à Marseille de 1898 à 1901, date à laquelle il est expulsé, justement à cause de cette grève dont il a été un participant actif.

L'article de Jeanne Brémontier, la journaliste du *Matin*, reflète les clichés les plus éculés sur les Italiens : elle les montre capables de s'adapter aux plus dures besognes et aux pires conditions de vie⁶³, mais aussi « déguenillés, malpropres et cruels », bruyants, jouant du couteau « avec autant de facilité que d'adresse ». Pour elle, les Italiens de Marseille viennent tous d'Italie du nord puisqu'il lui suffit, dit-elle en décrivant le quartier napolitain du Panier (« entre la rue de la République et la Joliette »), « d'un rayon de soleil pour que l'on puisse se croire transporté dans quelque village d'Italie septentrionale ». Les Septentrionaux en question ne sont pas, comme on pourrait s'y attendre à Marseille, des

⁶¹ Renée Lopez, Émile Témine, *op. cit.*, p. 72.

⁶² Pierre Milza, *Voyages en Ritalie*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1995, p. 63.

⁶³ Voir note 34 et en annexe de cet article.

Piémontais, mais « des familles entières de Toscans, de Lombards et de Génois » qui « vivent pêle-mêle dans la plus repoussante saleté », « dans des rues étroites et tortueuses qui eurent, il y a plusieurs siècles, leur ère de grandeur et qui sont devenues de véritables repaires ». Septentrionaux ou Méridionaux, Piémontais ou Lombards, peu importe puisque c'est bien le drapeau italien qui est présent, « indiqu[ant] l'entrée d'un restaurant ou, pour être plus exacte d'un bouge où se débitent d'innommables nourritures ». À propos « d'innommables nourritures », citons encore ce passage où Jeanne Brémontier décrit les boutiques italiennes :

Aux étalages des boutiques, en plein vent, abondent les oranges qui s'étagent en montagnes dorées, les pâtes, à l'aspect inquiétant de vers desséchés, le gorgonzola aux tons de moisissures et, partout, se dégage l'odeur écrasante des fritures à l'huile et de la polenta qui cuit doucement⁶⁴.

Il est troublant de voir les similitudes que présentent la description de Jeanne Brémontier et celle de Luigi Campolonghi, sauf en ce qui concerne la nourriture qui n'a forcément rien d'exotique pour un Italien. Campolonghi a, comme la journaliste du *Matin*, une vision personnelle de la géographie italienne de Marseille. Voici ce que devient sous sa plume le quartier aux airs de village d'Italie septentrionale de Brémontier :

Les maisons basses, noires, moisies, les rues fangeuses et sombres dans lesquelles une foule dense et inactive agite ses haillons crasseux ; et dans l'air malsain, un bavardage confus qui sent l'oisiveté, la paresse et l'ennui, comme le bourdonnement d'une nuée de mouches... Voilà la Marseille napolitaine⁶⁵.

À côté de cela, il trouve la Marseille piémontaise et toscane « assez propre, aérée, sérieuse et tranquille ». Voici aussi la description qu'il donne d'un quartier de Marseille où ne vivent d'après lui que des Italiens venant de Ligurie, une région qu'il connaît bien puisqu'il est lui-même originaire de Pontremoli, petite ville de Toscane qui touche la province de La Spezia :

La Marseille ligure occupe tout le port : elle se trouve bien au bord de la mer. Il n'y a pas d'arcades basses, fermées et populeuses, comme à Gênes la Superbe, mais il y a les petites rues étroites, les boutiques qui vendent de la *farinata*, du poisson frit et des pommes de terre transparentes comme des tranches de saucisson, et les gargotes pleines de fumée, de pipes et de loups de mer⁶⁶.

Est-ce la nostalgie de l'exilé qui lui fait trouver ce quartier si sympathique et le rend si partial ? Par ailleurs, Campolonghi, regrettant la délinquance italienne à Marseille et décrivant les activités répréhensibles des *nervi*, affirme que ces bandits viennent « de la région de Naples, des Abruzzes, des Pouilles, de la Calabre, de la Sicile⁶⁷ ».

Chez Bertrand, le problème de l'origine régionale des émigrés apparaît de façon plus complexe. D'un côté Bertrand est plus objectif et perspicace que la journaliste du *Matin* ou que Campolonghi sur la géographie de l'émigration italienne à Marseille. Ainsi, il est faux de dire que « Louis Bertrand finit par ne plus voir que des Napolitains ou des Siciliens⁶⁸ »

⁶⁴ Jeanne Brémontier, « Les ouvriers italiens », art. cit.

⁶⁵ Luigi Campolonghi, *Una vita d'esilio*, Savona, Tip. ligure, 1902, p. 5.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 56.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 71.

⁶⁸ Pierre Milza, *Voyage en Ritalie*, op. cit., p. 63.

car les personnages d'Italiens que l'on suit tout au long du roman sont des Piémontais, d'ailleurs fort antipathiques, et jamais des Napolitains, D'un autre côté, même si Bertrand n'affiche pas de préférence particulière pour les émigrés d'une région ou d'une autre (bien peu de choses et de gens échappent au mépris de Louis Bertrand à l'exception de Marguerite et des deux miraculés, Marès et Emmanuel), les Napolitains que l'on croise passent toujours par le filtre des personnages piémontais. Ainsi Marguerite fréquente-t-elle des Napolitains dans le quartier du Panier où, dans sa détresse, elle est contrainte de se loger. Elle loue deux pièces à des veuves napolitaines fort serviables et charitables : celles-ci la font embaucher dans la manufacture de boîtes métalliques où elles travaillent, puis la présentent à un prêtre qui va lui trouver un meilleur emploi (p. 56 et p. 63). Marguerite gardé à l'égard du voisinage une grande réserve. En retour, elle ne sera jamais acceptée. Après avoir suscité la pitié, elle réveille l'envie : les gens de son quartier, de connivence avec un agent de police, vont lui intenter un procès (p. 306). Les passages suivants du roman de Bertrand sont tous des descriptions du quartier du Panier où Marguerite a trouvé logis :

Les enfants pullulent à tous les étages, robustes ou malingres, plantes étiolées ou gonflées de sève, qui poussent avec acharnement sur ce fumier d'indigence et qui toutes, par leur foisonnement indomptable, publient, de générations en générations, la pensée antique et voluptueuse de la race : qu'il est doux de voir la lumière ! ...

De grosses femmes brunes, ayant des anneaux de métal aux oreilles, des fichus semés de fleurs pourpres autour du cou, se penchent sur le rebord des croisées, en piaillant d'une voix aigre contre les bambins en liesse ; la pesanteur de leurs seins crève l'étoffe voyante des camisoles. Le soir, quand les garçons et les hommes sont rentrés, tout le vieux logis retentit de chansons, de ritournelles de guitares et de mandolines. Dans la désolation et la saleté de cette ruine, l'arrogant bonheur des êtres vigoureux et jeunes s'épanouit quand même, comme un défi tranquille à toutes les méchancetés du sort.

Marguerite, en Piémontaise raisonnable et taciturne, n'aimait guère le tapage et le débrillé de ces mœurs napolitaines. (p. 55-56)

L'aspect sordide de ces ruelles, où ses pieds se collaient dans une boue gluante, ces masures vulgaires et décrépites, ces murs encrassés de suie et luisants d'une humidité grasse, – cet étalage de misère et de saleté lui mettait l'âme en deuil. Comme une haleine fétide soufflée par les bouches sombres des corridors, une puanteur continuelle alourdissait l'air : relents d'oignons et de fritures à l'huile mêlés à l'odeur invétérée des eaux de vaisselle et des déjections humaines. (p. 30)

L'air était saturé par les émanations crapuleuses des restaurants, des cabarets, des épiceries populaires : odeurs d'ail et de piment, de salaisons et de fromages, relents de marée, fétidité chaude des sueurs et des haleines. Une vapeur de lubricité semblait suinter des murs, se répandre à travers les rues et submerger toutes choses avec l'irrésistible puissance d'un élément. Marguerite, dont les semelles s'attachaient aux boues gluantes du trottoir, dont les narines aspiraient tous ces fumets d'animalité, se sentait comme enveloppée dans une atmosphère de luxure qui eût flotté sur la ville. (p. 58)

Ce sont, on le voit, quasiment les mêmes stéréotypes que chez Brémontier et Campolonghi qui ressortent : les méridionaux sont sales, oisifs, bruyants ils jouent de la mandoline et chantent, leur cuisine ne sent pas bon, ils font beaucoup d'enfants, ont un

comportement déviant. Et ils sont pauvres. Malgré tout, ces descriptions subissent parfois d'étranges évolutions, au gré des nécessités de la narration. Voici comment Bertrand décrit les alentours du logis de Marguerite au moment de son installation :

La fenêtre s'ouvrait sur une cour profonde comme un puits. Il en montait une chaleur âpre, avec une puanteur de grailons et d'épices. Les cuisines d'un restaurant italien étaient installées en bas. (p. 60)

De ce restaurant proviennent aussi « des vociférations furibondes, des explosions d'injures et de paroles grossières » et bien sûr les inévitables airs d'opérettes napolitaines que les cuisiniers chantent à tue-tête (p. 61). Quelques deux cents pages plus loin, le restaurant subit une singulière transformation lorsque Emmanuel va y manger en compagnie de ses amis :

Emmanuel se réjouissait de cette réunion, d'abord parce qu'elle lui rappelait mille souvenirs du temps où il logeait à la Maison de diamant [chez Marguerite]. Combien de fois, durant les veillées d'hiver, Marguerite et lui n'avaient-ils pas entendu chanter les cuisiniers et humé les parfums des ragoûts qui montaient des profondeurs de la cour ! (p. 292)

On voit aussi les Napolitains avec les yeux d'Attilio, qui dit à Emmanuel : « Tu ne sais donc pas que tous les marins de ce pays-ci [la France] sont fils de Napolitains ». Bertrand essaie de convaincre son lecteur que cette affirmation d'Attilio ne doit pas être mise en doute en montrant que tous ces matelots habitent dans le quartier napolitain : venant de Saint-Charles, s'arrêtant à Belsunce, ils « finissaient par envahir les ruelles du Vieux Port, où beaucoup retrouvaient, à côté des bouges à soldats et des cabarets de bonneteurs, l'escalier sordide de la maison paternelle ». (p. 131)

Cette invasion de marins d'origine napolitaine est l'occasion pour Bertrand de se prêter à un de ses exercices favoris, le catalogage :

Sous l'uniforme français, tous les types de Napolitains étaient là représentés avec leurs signes distinctifs, depuis le profil de polichinelle, aux saillies anguleuses de casse-noisettes, jusqu'à l'ovale trop régulier de l'Antinoüs classique, métis levantin, au visage d'une pâleur morbide, brouillée de quelques gouttes de sang noir. Certains, qui étaient gras et blonds, semblaient des fils de pirates barbaresques, avec leur nez épatés, leurs courtes moustaches rousses, leurs lèvres épaisses et sensuelles. (p. 133)

Le portrait de ces Napolitains ne peut être que négatif sous la plume de Bertrand, moins parce ce qu'ils sont Napolitains que parce ce que ce sont des étrangers qui endossent l'uniforme français. De plus, leur « race » est mélangée contrairement à celle des Provençaux qui, comme chacun sait, est « pure » :

Quelques Provençaux de pure race, reconnaissables à la finesse de leurs traits et à la jolie couleur blonde de leurs moustaches, coudoyaient les gars du Piémont, aux pommettes rouges et à l'encolure de taureaux. (p. 280)

Bertrand ne précise pas si les Piémontais sont de race pure ou mélangée. En tout cas, il ne se prive pas de les accabler des pires défauts. Ils ont non seulement un physique de brute, comme dans la description qui précède, mais, comme Attilio et Cosmo, ils sont

violents, bagarreurs, ont un net penchant pour l'alcool, aiment épater les plus malheureux qu'eux avec leurs habits du dimanche ; volontiers oisifs et paresseux, même s'ils sont souvent contraints à faire des besognes de brutes, ils sont aussi inconstants en amour et en amitié. Les femmes ne sont guère mieux loties. Déjà, sur le bateau, les femmes piémontaises sont décrites comme des « paysannes méfiantes et rusées, aux profils de poules, dont les nez pointaient entre la double corne des mouchoirs de soie noire noués fortement sous le menton » (p. 263).

Toujours sur le bateau, Bertrand pointe son objectif sur la figure de deux Piémontaises, Marguerite, noble et belle dans sa pauvreté et sa dignité (quelques traits virils dans le visage, mais ce n'est pas pour déplaire à Bertrand) et son faire-valoir, une plumeuse de volailles, dont le portrait n'est pas sans rappeler celui de la juive Noémi, la saleté repoussante en moins :

Affectant d'être indifférente au spectacle, une petite personne de façons prétentieuses, et sans cesse agitée, s'efforçait de détourner sur elle l'attention publique. Pimpante sous la mantille de tulle qui encadrait sa figure camuse et plissée de rides imperceptibles, comme une pomme trop mûre, avec sa broche en or et son bracelet de doublé, elle faisait la dame devant les autres femmes [...]. Importante et bavarde, elle les chapitrait, leur donnait des conseils pour l'arrivée. (p. 2-3)

Le lecteur ne peut que s'inquiéter en voyant Marguerite suivre une telle femme. Et en effet, cette plumeuse de volailles sera l'instrument du destin : d'abord serviable puis envieuse de la réussite de Marguerite, c'est elle qui fait naître chez Cosmo le sentiment de jalousie et le désir de vengeance. Les descriptions chez Bertrand sont toujours un indicateur de sympathie, plus souvent d'antipathie, à tel point qu'aucun suspense n'est ménagé pour le lecteur. Le portrait le plus effrayant est celui d'un Sicilien, un anarchiste qui apparaît dans l'économie du roman comme le futur assassin de Marès :

Un des Siciliens dévisageait Marès avec une insistance hostile. La chevelure hérissée, l'air inculte d'un berger des Abruzzes, le front déprimé, pareil à une grosse pierre qui lui eût écrasé le bas de la figure, il frappait par une expression effrayante de fanatisme et d'abrutissement !... Où le théosophe avait-il vu cette tête obtuse ? Sans doute dans une réunion d'anarchistes, autrefois, alors que lui-même était encore « compagnon ». À constater l'éclat féroce des prunelles braquées sur lui, Marès s'en voulait presque d'inspirer tant de haine. (p. 433)

Quelques pages plus loin, Marès est mortellement blessé par une balle de revolver.

Toutes ces citations nous convaincront aisément que, contrairement à ce qu'il prétend, Bertrand n'éprouve aucune estime envers les Italiens, comme envers tous les étrangers. On remarquera aussi que les termes qu'il utilise et les images que son discours véhicule sont d'une triste actualité. Bertrand n'est qu'un représentant du courant xénophobe contre lequel, maintenant comme alors, trop peu de voix s'élèvent. On est tout de même soulagé de lire les propos d'un disciple de Frédéric Mistral, Pierre Dévoluy, qui s'en prend à Bertrand car il a « osé considérer la Provence de Mistral en grand péril à cause de "l'invasion" des étrangers, alors que depuis des siècles les immigrants, spécialement les Italiens, viennent travailler, se fixent, se naturalisent et font souche de bons Provençaux⁶⁹ ». Un autre commentateur de l'époque, même s'il colporte lui aussi les sempiternels stéréotypes sur les Italiens, évoque malgré tout le rôle économique des émigrés, totalement

⁶⁹ Pierre Dévoluy, *Provènço !*, 7 décembre 1907, Eugène Simon, *op. cit.*, p. 112. C'est Simon qui paraphrase les propos de Dévoluy.

négligé par Bertrand qui se voulait pourtant bien informé : un certain Hippolyte Scheffler rappelle qu'à Marseille, les ouvriers italiens « viennent aider la vie industrielle du port » et que c'est « la natalité en décroissance des Français [qui] crée là comme partout, mais plus spécialement dans la basse Provence et dans le canton de Briey, que connaît si bien Louis Bertrand, un mouvement d'immigration étranger ». On ne peut que s'étonner de ce qu'Hippolyte Scheffler, tout en affirmant que « nous devons aide et assistance par simple justice » « à tous ces hommes qui nous apportent l'appoint indispensable de leurs forces et de leur travail », trouve le livre très beau et y lise « tout un enseignement⁷⁰ ».

Toujours à l'inverse de ses prétentions, Bertrand ne montre pas l'ouvrier ou l'Italien tels qu'ils sont mais tels qu'il les voit. On utiliserait à tort *L'Invasion* comme source sur l'émigration italienne à Marseille, même si quelques détails sont bien observés. Il ne s'agit certainement pas non plus d'« une description efficace des immigrés italiens, tels qu'ils apparaissaient à la population autochtone⁷¹ ». Cette « population autochtone » est quasiment absente du roman. Un épisode fait entrer en scène des Marseillais, sans qu'on puisse relever un quelconque comportement typique envers les Italiens : un nommé Bourrassin accueille chez lui, dans son « cabanon » en bord de mer, des Napolitains et Piémontais pour une fois réunis ; les occupants du cabanon voisin, des jeunes gens qui « menaient grand tapage », n'apprécient guère ces visiteurs et profitent d'un incident, un enfant qui jette un galet par une fenêtre, pour laisser libre cours aux insultes. Les Italiens ne se privent pas de répliquer et c'est de peu que la bagarre est évitée. C'est ici qu'on a l'unique occurrence dans le roman du mot *Babi* qui, à Marseille, désigne les Italiens (p. 219-223⁷²).

Dans *L'Invasion*, plutôt que de décrire une réalité sociale, Bertrand laisse libre cours aux craintes qui le minent. C'est sa propre vision qu'il fait passer, celle d'un bourgeois, catholique fervent, antidémocrate, antirépublicain, ultranationaliste, ultratraditionaliste, résolument xénophobe ; on pourrait ajouter à cette liste la formule d'un de ses biographes : « Fasciste, oui sans doute, mais de droite⁷³ » (!) Robert Paris, dans la lecture qu'il fait du roman de Bertrand, ne s'y trompe pas :

L'Invasion de Louis Bertrand représente pour les lecteurs contemporains l'œuvre qui mieux que tout autre rendait cette double sensation d'effroi et de scandale face à l'activité des « subversifs » et, de façon moins évidente, la terreur et l'angoisse suscitées par le réveil de ce prolétariat qu'on croyait définitivement dompté et incapable de réagir après la répression de la Commune⁷⁴.

La suite de la carrière littéraire de Bertrand n'a plus rien de « social ». Il s'intéresse à des sujets plus grandioses comme la vie de Louis XIV ou celle de saint Augustin. Sa carrière politique connaît une évolution naturelle vu le contenu de ses premiers romans. Bertrand publie en 1936 un essai intitulé *Hitler*, dans lequel il se montre partisan « du rapprochement avec l'Allemagne, on dirait aujourd'hui de la collaboration⁷⁵ ». Bertrand y

⁷⁰ Hippolyte Scheffler, *Deux auteurs lorrains. Louis Bertrand*. Émile Moselly, Nice, Éd. Horéal, 1910, p. 10. La même louange aveugle est exprimée dans Jules Bertaut, *Les Romanciers du nouveau siècle*, Paris, 1901, p. 110-135.

⁷¹ Renata Allio, *op. cit.*, p. 20 en note.

⁷² Pour les rapports entre Marseillais et Italiens, voir plutôt Valère Bernard, *Bagatouni*, Marsiho, Edicien d'ou Bavard, 1894.

⁷³ Louis Alphonse Maugendre, *op. cit.*, p. 143.

⁷⁴ Robert Paris, « L'Italia fuori d'Italia », *Storia d'Italia*, Vol. IV, tome 1, Torino, Einaudi, 1975, p. 550.

⁷⁵ La formule est tirée de Mougins-Roquefort (Comte de), « Mes souvenirs sur Louis Bertrand », Académie des sciences, agriculture, arts et belles lettres d'Aix, Séance publique du 19 juin 1943, Aix-en-Provence, 1943, p. 29.

peaufine aussi son discours sur les races, affirmant que « les races ont le droit de se défendre, surtout les races supérieures et [qu']il en est, c'est même le plus grand nombre, qui paraissent vouées à une perpétuelle infériorité, comme capacité de civilisation ». Dans le même texte, il justifie le racisme germanique, « l'impérialisme juif étant allié naturel de l'impérialisme bolchevique ». « Sous le nom de Juifs, c'est le bolchevisme que [les Allemands] combattent⁷⁶ ». Toujours en 1936, Bertrand publie un texte contre l'internationalisme, s'en prenant aussi bien, dans sa confusion, aux marxistes, aux fonctionnaires coloniaux qui laissent leurs mœurs se dégrader au contact des « sauvages », aux professeurs qui occupent des chaires de philologie, d'anthropologie, d'archéologie et surtout de littérature comparées⁷⁷.

Peu nombreux sont ceux qui regretteront l'oubli dans lequel est plongé Bertrand. On peut noter tout de même que Bertrand a été remis au goût du jour par des nostalgiques de l'Algérie coloniale, qui ont republié ses romans algériens. Par ailleurs, un hommage lui a été rendu à Montpellier en 1971⁷⁸, peut-être en souvenir de son passage, pourtant bref et peu glorieux, dans un des lycées de la ville. Enfin, Briey, la ville où il a grandi et où il a en partie poursuivi ses études, a donné son nom au lycée fondé en 1967, signe de reconnaissance envers un auteur qui pourtant a souvent tenu des propos peu flatteurs sur la Lorraine. On lira par exemple l'extrait suivant d'une lettre non datée, mais qu'on peut facilement faire remonter aux années suivant la fin de la guerre 1914-18 :

Me voici en plein pays minier, mon pays natal, celui du moins de mes grands-parents maternels, au milieu d'immenses forêts que je persiste à préférer à celle de Fontainebleau. L'opulence matérielle de ce pays m'ébahit à chaque pas. Il faut bien avouer que les Boches avaient su admirablement le mettre en valeur. Je suis tombé dans un milieu ouvrier extraordinaire de tenue et de discipline. Ces gens sont encore pour moi impénétrables : ce sont, en majorité, des Lorrains et des Alsaciens de langue et de formation allemande. Beaucoup de Boches authentiques aussi, ceux-là, haineux et terribles de mépris renfermé. Quant à mes compatriotes eux-mêmes, je les retrouve tels qu'il y a 40 ans, mais quelle platitude ! comme ce milieu est morose, incolore, désespérément quelconque ! Hayange, où travaillent des milliers de mineurs, est plus silencieux que la plus déserte rue d'Aix après le couvre-feu⁷⁹.

Bertrand n'est pas tendre pour son pays natal. De plus, il fait preuve d'un total manque d'observation en ne mentionnant pas, parmi les ouvriers qu'il a vus, les Italiens, qui étaient pourtant déjà très nombreux dans la Lorraine annexée⁸⁰.

Si Louis Bertrand n'a pas laissé de trace profonde dans l'histoire de la littérature française, ses positions restent malheureusement d'une brûlante actualité. Ces quelques notes sur son roman marseillais sont l'occasion de rappeler que l'intégration des Italiens, pourtant européens, catholiques et de « race » blanche, est loin d'avoir été aussi rapide et aussi aisée qu'on aime parfois à le laisser croire :

⁷⁶ Louis Bertrand, *Hitler*, Paris, Fayard, 1936, p. 90.

⁷⁷ Louis Bertrand, *L'Internationale ennemie des Nations*, Zurich, Albert Nauck, 1936, p. 10.

⁷⁸ Louis Alphonse Maugendre, *op. cit.*, Biographie de Bertrand.

⁷⁹ Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, Archives Joachim Gasquet, *Lettres de Louis Bertrand*, n°333, Hayange (Moselle), 31 juillet, s.d.

⁸⁰ Il y avait quarante mille Italiens en Moselle et soixante mille en Meurthe-et-Moselle à la fin de la Première Guerre mondiale. S. Wlocewski, *L'Installation des Italiens en France*, Paris, Alcan, 1934, p. 34, Robert Paris, « Le mouvement ouvrier français et l'immigration italienne », art. cit., p. 134. Voir aussi les documents d'archives de 1906 et 1907 : « Grève italienne à l'usine de Rombas » et « Grève des mineurs dans la vallée de l'Orne annexées », Serge Bonnet, *L'Homme du fer, tome I, 1889-1830*, Nancy, Presses universitaires, Metz, Éditions Serpenoise, 1986 (2^e éd.), p. 80 et 99.

Les Italiens ont été perçus comme beaucoup plus « étrangers » que n'eût laissé prévoir la distance ethno-linguistique qui les séparait des Français. Il suffit de lire les écrits de l'époque, au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale, pour se rendre compte que – *mutatis mutandis* – certains réflexes xénophobes et racistes de notre histoire la plus récente n'ont vraiment rien de nouveau⁸¹.

La différence par rapport au passé tient dans le fait que, le découpage des « races » ayant changé, les Italiens sont maintenant du “bon” côté de la barrière, aussi bien sociale que « raciale » et tendent eux-mêmes à oublier le vécu de leurs parents ou grands-parents.

⁸¹ Jean-Charles Vegliante, « La langue des Italiens en France », Pierre Milza (sous la direction de), *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, École française de Rome, 1986, p. 116.